

Athmane Fouil
Doctorant à MODYDS
Bât.D- recherche
6 Rue basses des rives
St Etienne
Tel : 04 72 72 64 00
06 24 35 35 96

Colloque

Actualités de la sociologie urbaine francophone

Lyon 23 et 24 Juin 2010

Manières d'habiter et mobilités

Les usages des espaces de proximité entre dispositions sociales et dispositifs spatiaux

Ma recherche, toute en partant du postulat que les pratiques spatiales des habitants de la ville, que ça soit dans leurs logis, à l'échelle du quartier, et de la ville sont certes en constante évolution, elles s'adaptent au mode de vie, au rythme urbain, aux dispositifs spatiaux. Elle s'inscrit aussi, peu ou prou dans une logique personnelle visant une mobilité sociale espérée, une ascension, en s'inspirant des modèles de référence propres à chacun. Mais elles sont aussi et surtout, le fruit de toute une expérience passée avec d'autres espaces dans d'autres lieux, dans d'autres cultures.

Avec une population formée d'un groupe d'immigrés, je me suis demandé si le passage d'une société à une autre impliquait toujours une transformation de l'ensemble des relations complexes existant entre les configurations de l'espace et les structures sociales. Dans quelle mesure les transformations qui entraînent des changements de société renouvellent-elles les configurations de l'espace ou au contraire s'insinuent-elles dans les plis de l'architecture des lieux tels qu'ils s'offrent à elles ? N'y a-t-il pas parfois rejet des rapports sociaux hors des marques qui organisent l'usage voulu de l'espace, que ce soit par un dispositif matériel ou symbolique, technocratique ou bureaucratique ? Si oui, dans quelle mesure ?

La recherche est centrée sur une cohorte d'immigrés, originaires d'une même ville du sud de l'Algérie qui se sont installés dans la banlieue lyonnaise. Une population qui est composée dans ma recherche de deux catégories : la première constituée d'un groupe de personnes âgées, de la première génération d'immigrés, arrivée dans les années 60, juste après l'indépendance.

La seconde se compose du groupe des plus jeunes, constituant la dernière vague d'immigrés (1990). Ceux-là même qui ont fui l'Algérie alors en pleine crise, à un point où la sécurité des gens, n'était plus assurée.

De point de vue méthodologique, l'investigation du terrain est basée principalement sur l'observation participante consolidée par des entretiens ouverte. Après avoir procédé à un recensement de l'ensemble de la population concentrée dans le même quartier.

Le principe est de tenter une approche des formes d'appropriations et des usages de l'espace à travers lesquelles une culture affirme sa présence. L'analyse cherche à montrer comment les espaces de proximité ont été amenés à l'intelligibilité des habitants. Notamment à travers les pratiques d'appropriations diverses. Passant d'une appropriation physique aux dénominations des lieux. Je m'intéresse de près aux interactions des habitants avec leur environnement. L'acte de s'approprier un lieu, le nommer est une manière d'amener le paysage à un vécu spatial antérieur et de le rendre familier à ces habitants. Le postulat est que cette appropriation « capture » l'espace, établit des frontières, qui ne reflètent pas seulement les relations entre individus et lieux, mais les produisent. Sera question de partage sexué des espaces. La recherche s'attache à comprendre comment les comportements et les représentations des sexes et les manières dont ces différences se lisent et s'inscrivent dans l'espace. C'est évidemment dans les lieux d'habitations et de leurs entourages que ces différences sont le plus explicites.

Si l'expérience la plus fondamentale de notre rapport au monde est celle de l'habiter, il s'agit ici de la saisir à travers une forme spécifique d'usage, un usage « familier » des choses qui nous entourent. Cet usage familier permet à une personne ou à un groupe de se sentir à l'aise dans les lieux où il vit et, par là, de trouver dans son rapport à l'environnement les bases de son maintien de soi et de son identité. Maurice Halbwachs disait : « La société s'insère dans le monde matériel, et la pensée du groupe trouve, dans les représentations qui lui viennent de ces conditions spatiales, un principe de régularité et de stabilité, tout comme la pensée individuelle a besoin de percevoir le corps et l'espace pour se maintenir en équilibre. »

Le terme habiter ne se limite pas au logement. Au contraire il le dépasse pour englober les espaces limitrophes, le quartier et tous les espaces accessibles de la ville. Ce qui est en jeu, c'est la possibilité de se sentir à l'aise et en sécurité dans les différents lieux que l'on fréquente au quotidien ainsi que de s'y attacher et de forger une identité. Pour une population, qui auparavant était étroitement attachée au logement et à l'existence d'un univers contigu à ce dernier, stable et familial. Où puise-t-on alors les éléments de stabilité – de sécurité ontologique, dont on nous parle (Giddens, 1987)

Il est important de noter la distinction à l'intérieur de l'usage entre un rapport familial aux choses et leur utilisation fonctionnelle, ce qui permet de mieux comprendre les tensions entre un traitement formel du logement (plans de l'architecte, normes techniques et juridiques) et l'expérience intime et sensible de ce dernier (Breviglieri, 2007).

Ainsi le quartier est perçu, à la fois comme forme urbaine, une matérialité de l'espace cumulative de tous les contenus, qui se construit en même temps que son paysage social, elle participe activement aux modes de reproduction sociale : culture locale, formes de l'appropriation de l'espace, mémoire collective et individuelle. Et aussi comme une vie collective, en termes de sociabilité et de relations de voisinage ou plus simplement de comportements communs, de références communes à un système de valeurs, à une même conception de l'appropriation de l'espace.

La présence de ma population se manifeste de manières multiples autour des différents espaces du quartier : les espaces de proximité des habitations, la mosquée et son environnement immédiat ou encore un espace isolé du marché hebdomadaire.

Un premier espace où se trouve quotidiennement le premier groupe de retraités, à des heures précises de la journée. C'est un espace isolé des habitations, près de la poste en face de l'espace du marché, qui sert de parking la semaine. Et avec eux les gens de passage. Ce sont des personnes qui font de l'aller-retour entre la ville d'origine et notre quartier, leur métier. Un endroit qui est devenu stratégique, incontournable. Assurant une liaison matérielle entre ces habitants et leurs parents restés au bled à travers l'envoi et la réception des colis

Le second, situé pas très loin, où se retrouve le deuxième groupe des plus jeunes toujours actif, qui disent ne pas s'entendre avec les vieux. Pourtant, ils ont reproduit le même schéma en termes d'usage de l'espace du quartier. En effet, l'espace choisi a les mêmes caractéristiques urbaines que celui de la première génération. Ils lui ont attribué le nom d'un lieu très connu dans leur ville d'origine. Comme c'est la coutume, l'un du groupe, qui habite le plus proche leur prépare du thé, bien sûr, un thé à prendre en s'asseyant par terre sur le trottoir. Alors qu'en face il y a un espace vert équipé de bancs. Malheureusement, l'architecte

(a fait l'erreur) de l'équiper de quelques jeux pour enfants, ce qui le rend inapproprié pour notre groupe.

Nos deux groupes se trouvent la matinée des dimanches, jours du marché, rassemblé dans un coin de ce dernier, avec un nombre important de compatriote venant de tout Lyon. C'est l'occasion de revoir les amis, la famille et discuter des nouvelles du bled. Une anecdote : lors d'une visite au marché du Maire, accompagné de l'élue chargé des activités sociales et économiques, qui est lui-même de même origine. Surpris par le nombre important des individus debouts, occupant un espace à côté du marché, lui demanda : ils savent que je vais passer ? C'est une manif ? Il lui répond : non non c'est juste nos citoyens qui discutaient entre eux ! Un dernier lieu : celui des femmes, on peut deviner qu'il est partagé entre les femmes âgées et les plus jeunes. Des espaces où il y a une interdiction totale d'une présence masculine.

Plus encore, c'est difficile de concevoir un quartier sans mosquée dans leur ville natale. Ainsi, dès les premières installations, tout a été fait pour acheter un terrain, se battre pour l'obtention d'un permis de construire, et maintenir une mobilisation générale, pendant des années, pour sa construction. La gestion de la mosquée ainsi qu'un ensemble d'activités touchant directement à la vie de cette population dans le cadre de l'immigration, éducation des enfants, cérémonies de mariages et autres, tout cela avec une association de rapatriement des corps des décédés de la communauté est assuré par le même groupe.

La mosquée qui est incontestablement vue comme une structure religieuse par excellence, alors qu'elle dans notre cas d'abord culturelle. Un lieu de rencontres et d'information, siège de maintes activités, comme on l'a vu ; commerce divers, pèlerinage, éducation, rapatriement des corps des décès. Il est vrai que d'autre groupe religieux s'approprie des lieux. Des groupes avec des signes religieux souvent ostentatoires. Ce qui brouille souvent les pistes pour un observateur étranger.

L'attitude de bon nombre de la population envers le projet de construction d'une nouvelle mosquée, dans une commune voisine est très révélatrice. Non seulement, le projet ne suscite pas d'intérêt particulier, il est souvent l'objet de maintes critiques de genre. « .. Ils feraient mieux de construire autre chose, écoles ou autres projet plus utiles... »

Ce qui est intéressant c'est l'interprétation faite de ces usages de l'espace du quartier. Du groupement lors des jours du marché, ou lieu de rencontres de notre deuxième groupe, groupement des femmes et plus encore la mosquée. Ce sont certes les membres d'une communauté qui occupent un même espace. Mais certainement pas une communauté qui s'isole. Un nombre important d'entre eux ont la nationalité française, avec une situation

professionnelle stable. Certains sont des fonctionnaires dans l'administration. Plusieurs cas de mariage mixte sont connus, non seulement dans la seconde génération mais aussi dans la première.

L'analyse montre ainsi que si l'architecte produit de l'espace, il le fait dans une culture qui n'est pas la leur. Ce que nous observons c'est un processus d'adaptation et de compromis entre, d'un côté, les producteurs de l'espace et de l'autre, ceux qui y vivent. Or il y a une grande variété dans les stratégies de résistance comme on a vu. La production de l'espace urbain est plus complexe qu'il n'y paraît. Il ne s'agit pas d'inverser la perspective en opposant les politiques urbaines et la vie quotidienne des habitants, mais d'examiner l'intersection entre les deux, les formes d'adaptations, les négociations qui animent les politiques spatiales.

Comme l'architecte qui projette et crée des espaces, qui sont des scénarios d'usage probable. L'habitant lui aussi, à travers l'appropriation effective de cet espace projette toute son expérience et sa mémoire des espaces anciens dans lesquels il a vécu.

Ainsi, le titre projeté de ma recherche « la projection d'une mémoire »